

Vague : paradoxe et pertinence

À Dan Sperber

0. Introduction

J'ai le sentiment que le problème du vague n'est pas quelconque. Si l'on s'interroge sur les fonctions du langage, il ne faut pas aller loin pour trouver la prédication. On peut poser, en effet, que dans le stock de la langue, les prédicats sont disponibles pour décrire les choses ou les individus, p. ex. *oiseau, gourmand, colline, table, grand, aimable*. On a une forte intuition que certains de ces prédicats apportent plus de précisions que d'autres. Il y a des moments où ils s'appliquent, autrement dit où ils sont vrais, il y en d'autres où ils ne s'appliquent pas, où ils sont faux. Ce constat ne paraît pourtant valable que pour les prédicats à valeur précise. Qu'en est-il de ceux qui n'entrent pas dans cette catégorie ? Il n'y a pas moyen de déterminer s'ils s'appliquent ou ne s'appliquent pas. Il existe un cas limite.

Au premier abord, le terme *vague* recouvre donc tout ce qui peut être *indéterminé*. En tant que propriété, il peut être attribué à partir des objets incomplets en passant par les termes vagues, comme *chauve, grand*, correspondant à un continuum dans la réalité, comme *beau, intelligent*, dont les critères varient selon les individus et comme *oiseau, chaise*, à un grand nombre de critères, jusqu'à une zone de non-dit inhérente à tout énoncé.

À partir des prédicats et de leur applicabilité, une question fondamentale se pose : y a-t-il des frontières ? S'il y en a, comment les désigner ?

Il est vrai que toute frontière peut être désignée par définition, mais dans la communication verbale, ce n'est pas toujours l'univoque qui l'emporte.¹

La démarche théorique de l'étude du vague dans le sens où il y a des cas limites procède toujours d'une analyse logico-sémantique. Sans m'encombrer d'une théorisation parfois

¹ La question des degrés de vague peut être aussi légitime avec les frontières non claires entre le vague et le précis, entre le vague et l'ambigu, entre l'ambigu et l'univoque. Ce qui montrerait que la signification linguistique est elle aussi un continuum sur lequel l'interprétation assigne des seuils variables.

lourde de ces analyses, je me contente ici de réduire la problématique du vague au paradoxe des sorites. Dans cet exposé, je voudrais illustrer ce que j'appelle *solution pragmatique* du vague qui ne traite plus de cas limites. J'ai l'intention d'appliquer la manière d'aborder les problèmes linguistiques de la théorie de la pertinence. Mon propos est simplement de rendre compte de l'intérêt d'un exemple, tout en gardant conscience de la précarité des généralisations auxquelles il pourrait inviter. J'ai choisi pour cet exercice le concept de chauve.

1. Sujet trouvé ou comment réduire son propos à un seul exemple

Le hasard fait qu'en promenant mon regard sur des textes qui traitent des pratiques de l'écrit, un énoncé, en guise de titre, a retenu mon attention.²

« *Le portrait de mon papa a les cheveux chauves* ».³

Un tel exemple laisse rarement le commentateur indifférent. Pourtant ce n'est pas un exemple noble, il n'est pas pris dans une œuvre littéraire. L'auteur de cet énoncé est un enfant âgé de 7 ans qui est invité à décrire son papa. Un tel exemple doit laisser encore plus rarement l'instituteur indifférent, pourtant ce n'est pas l'erreur la plus vilaine du monde.

S'agit-il tout simplement d'un enfant qui écrit mal ? Est-ce qu'on restreint, ou mieux, est-ce qu'on annule la validité de son affirmation ? Certes, on comprend l'énoncé même. Mais est-ce qu'on comprend vraiment ce qui a produit l'erreur ? *Qu'est-ce qui se trouve à l'origine de cette maladresse ?*

La dernière question est censée être retenue d'autant plus que les premières parlent d'une validité annulée, ce qui réduirait mes propos au silence. Si je préfère m'engager dans la voie où les anomalies ont une légitimité, c'est aussi pour découvrir si la méthode m'offre des possibilités plus grandes qu'il n'apparaît à une utilisation superficielle. La théorie de la pertinence de Sperber-Wilson sera mise en jeu.⁴

² L'auteur de l'article écarte prudemment la fin tout en privilégiant le début pour expliquer cette construction à partir des figures de *l'apo koinou*. Benveniste, Claire-Blanche, « Le portrait de mon papa a les cheveux chauves », in *Des pratiques de l'écrit*, coordonné par Kahn, Gisèle, Paris, Hachette, 1993, pp.10-19.

³ Un autre enfant explique qu'on peut avoir à la fois des cheveux chauves et des cheveux. « Mon papa a les cheveux chauves, mais il lui reste des cheveux. »

⁴ Sperber, Dan, – Wilson, Deirdre, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 1986, trad. française, *La Pertinence. Communication et Cognition*, Paris, Éditions de Minuit, 1989.

2. Multitude de questions ou comment exposer un problème

On a affaire à une anomalie. Que nous apprend-elle ? On fait témoignage d'un moment décisif de l'apprentissage.

Ce serait le moment où l'enfant apprend à se servir du langage qu'il acquiert. L'acquisition d'une langue serait nettement distincte de son usage en situation. A quel type de système cognitif avons-nous affaire ? Comment fonctionne l'interaction entre ce système cognitif et la langue ? Une chose est sûre : il faut avoir à sa disposition dans sa tête des mots qui désignent ou représentent les différents éléments de la réalité. Cela dit, le point de départ est sémantique, la syntaxe prend appui sur le monde auquel elle renvoie. Mais la pauvreté des moyens linguistiques conduit au bricolage pour l'occasion. Ce serait le point de vue pragmatique.

Alors à quel type de *lecture* invite l'observation minutieuse ?

3. Raisonnement ou comment produire un paradoxe

Ma lecture évoque un raisonnement. Je présuppose que tout énoncé est le résultat d'un raisonnement plus ou moins conscient de la part du locuteur. Ceci a pour conséquences d'une part que les paradoxes sont appréhendés en tant qu'objets d'actes cognitifs et d'autre part que le processus interprétatif de l'interlocuteur intervient.

L'énoncé donne lieu à un paradoxe largement spectaculaire, formulé sous le même prédicat : *avoir les cheveux chauves*.⁵ On pourrait dire que l'enfant ne maîtrisant pas la forme linguistique qui permette de rendre compte d'une situation particulière, raisonne de la manière suivante :

- *Chauve signifie qui n'a pas de cheveux.*
- *Papa n'est pas celui qui n'a pas de cheveux.*
- *Papa a les cheveux.*
- *Il n'est pas pourtant chevelu.*

⁵ On peut penser que la notion de paradoxe ne concerne que le domaine de la logique. En logique, un paradoxe est utilisé pour vérifier la consistance d'une théorie, pour vérifier si elle ne permet pas de dériver à la fois ϕ et non ϕ . La vérification se fait de façon interne, si la théorie n'engendre pas d'elle-même un paradoxe, et de façon externe, si un paradoxe déjà connu se met à l'intérieur de la théorie pour tester sa susceptibilité de le résoudre. La découverte de paradoxes sémantiques et la prise en conscience progressive du rôle qu'ils sont amenés à jouer dans l'élaboration d'une théorie linguistique ont pour conséquence que la notion de paradoxe connaîtra une importance de plus en plus grande.

- *S'il n'est ni chauve, ni chevelu, il a quelques cheveux.*

- ***Donc, il a les cheveux chauves.***

Dans sa tête, chauve ne correspond pas à quelques cheveux, ses efforts linguistiques ne résident pas dans la recherche d'une cohérence logique, il s'agit plutôt du besoin de faire en sorte que la description soit adaptée. Il produit donc *les cheveux chauves*.

L'énoncé dissimule le raisonnement selon lequel le sujet parlant doit admettre que :

Un homme à 0 cheveu est chauve ;

mais il ne doit pas admettre que :

Un homme à 1 cheveu est chauve.

Par conséquent le principe général non plus :

Si un individu à n cheveux est chauve, un individu à $n+1$ cheveux est chauve.

4. Paradoxe de sorite⁶ ou comment trouver une solution

Si l'on applique ce principe général à une chaîne de syllogismes reliés entre eux, on obtient un type de raisonnement, appelé sorite, dans lequel le prédicat d'une affirmation est le sujet de la suivante :

Si un individu à n cheveu est chauve, un individu à $n+1$ cheveux est chauve.

Si un individu à $n+1$ cheveux est chauve, un individu à $n+2$ cheveux est chauve.

.....

Si un individu à $n+340002$ est chauve, un individu à $n+340003$ est chauve.

Il y a deux types de solution, d'ordre sémantique d'une part en terme de concepts flous, et d'ordre pragmatique d'autre part en terme d'usage approximatif des concepts. Pour ce qui est de la solution sémantique, on peut dire qu'un concept est flou, lorsqu'il n'a pas de frontières claires, mais ce qui est clair c'est qu'il est impossible de l'appliquer à un individu qui a une chevelure. On ne peut pas dire à partir de quels cheveux on n'est pas chauve, ce qui n'empêche pas de dire avec certitude d'un individu s'il est chevelu. La netteté d'une réponse binaire, (vrai vs faux) ne reflète pas toujours la netteté d'une frontière. D'ailleurs le caractère décidable n'exclut pas le malentendu.

⁶ L'origine du mot : *soros* en grec signifie tas. Le sujet n'est pas neuf, les premières attestations se trouvent chez Ebulide, Chrysippe, Galène. Ebulide a découvert le sorite et l'a employé pour attaquer Aristote. Chryssipe a affiné les règles de la logique, et a écrit sur l'application du sorite, mais

L'originalité de la solution pragmatique réside dans le fait que c'est juste l'inverse, le concept a des frontières claires. Ce n'est ni dans le monde, ni dans le langage qu'il faut chercher l'origine du vague, mais c'est bien l'usage que nous faisons du langage qui est vague.

Dans ce cas-là l'enfant qui parle de son papa qui a quelques cheveux mais pas une chevelure ne sait pas appliquer un concept bien précis d'une manière approximative. Il a recours à l'usage descriptif du langage, pour lui, *chauve* est utilisé dans un sens littéral, fidèle à la littéralité, il invente une forme linguistique.

5. La théorie de la pertinence ou comment expliquer la communication

Il y a intérêt pour la suite et la clarté de notre propos à situer ce genre de solution dans le cadre d'une théorie générale de la communication. Derrière cette distinction nette entre la langue et l'usage, il y a tout un programme de recherche pour étudier comment se constitue le système de relations entre information, locuteur, auditeur, état de connaissance de ceux-ci, ce qui détermine la signification. Le matériel est constitué d'énoncés.

L'idée c'est qu'insister sur une explication en terme de code nous interdit d'essayer de comprendre comment les êtres humains interprètent le monde et comment nous interprétons leurs actes d'interprétation et d'émission d'hypothèses sur les processus à l'œuvre dans cette création. En fonction du modèle du code, l'information contient un message précodé dans le système. Le sens précède le message, l'information ne s'intéresse pas à la signification. Un système de ce type ne s'accommode pas de ce qui est vague ni de la métaphore, ni de l'ambigu, en somme de l'indétermination au sens large du terme. C'est en effet le processus inférentiel qu'il faut mettre en cause. Les locuteurs tirent des conclusions à partir des énoncés. Ce processus inférentiel est géré par le principe de la pertinence qui est défini en termes d'effets et d'efforts. Plus un énoncé produit d'effets, plus l'énoncé est pertinent. Plus un énoncé coûte d'efforts, moins l'énoncé est pertinent par rapport à un contexte.

Les énoncés représentent, mais ce ne sont pas seulement les états de faits, mais aussi les représentations. Pour les représentations des états de faits la langue nous offre son aspect

la formulation d'origine basée sur une série de questions-réponses (Est-ce qu'un grain fait un tas ? – Non), se trouve chez Galène. Il n'existe pas de prémisses.

descriptif, alors que pour les représentations des pensées elle nous offre son aspect interprétatif. Ce qui rend possibles ces deux représentations différentes c'est que l'on peut les appréhender comme similaires à partir de leur forme logique.

Mais comment mettre en évidence la ressemblance entre ces deux formes logiques ? À travers le contexte, plus précisément à travers les implications contextuelles. Ce sont les propositions qui enrichissent le contexte et qui sont des conclusions tirées à partir des prémisses provenant et de l'énoncé et du contexte.

6. Bilan ou comment tirer profit d'une théorie

Avant de tirer une conclusion, il ne me reste qu'à voir si la validité de la solution rencontre un obstacle dans l'interprétation de l'exemple choisi.

J'ai l'impression que l'anomalie porte un argument *pour*⁷ la théorie de la pertinence qui a à sa base la distinction nette entre langage et usage. A l'origine de cette anomalie, ce n'est pas un problème de définition. Ce qui est en jeu, c'est l'utilisation de cette définition. L'enfant doit connaître la définition de *chauve*, c'est-à-dire la signification, 0 cheveu. Son raisonnement est littéral, il porte sur des propositions qui sont vraies ou fausses. Il n'est pas disposé à appeler *chauve* celui qui a plus de 0 cheveu. En effet, celui qui a plus de 0 cheveu ne satisfait pas les mêmes conditions que celui qui a 0 cheveu, alors qu'on peut apparemment les appeler de la même façon.

Ce qui n'est pas encore approprié c'est d'utiliser le langage dans son usage interprétatif. Il se méfie, il n'ose pas utiliser *chauve* en cas de quelques cheveux. Cette méfiance demande à être remplacée par quelque chose de révélateur. Pour savoir le faire, il faut ouvrir une nouvelle perspective. Ce sera sans doute vers les sciences cognitives.

7. Conclusion

Je suis partie d'un exemple affecté d'une anomalie

- d'abord pour montrer comment un problème qui semble relever de la sémantique peut recevoir une solution plus satisfaisante si on le traite à un niveau pragmatique,

⁷ Je risque quelques remarques critiques : à partir de l'inférence on arrive à communiquer sans code, c'est ce qui est bien expliqué ; en revanche, pour expliquer comment communiquer avec code, on fait recours aux inférences également. Ce qui peut être encore plus embarrassant c'est que le vague et les associations métaphoriques reçoivent une même explication. Communiquer sans code revient à communiquer avec un code en usage interprétatif. Les différences vont dans le même sens. Cela demande encore des réflexions par la suite.

- ensuite pour distinguer nettement l'usage descriptif et l'usage interprétatif du langage.

Par rapport à cette distinction, on peut se demander comment l'usage interprétatif s'approprie, une fois l'usage descriptif approprié. L'exemple montre bien qu'il y a un écart entre les deux au niveau de l'apprentissage. Quels sont les mécanismes qui interviennent pour savoir utiliser une langue précise d'une manière vague ? Si les deux usages ne relèvent pas de la compétence, c'est qu'ils sont basés sur la relation de ressemblance. Pour en parler davantage, il serait prometteur d'analyser ce qui se passe entre le moment où l'enfant prononce un énoncé comme *Papa a les cheveux chauves* et le moment où il prononce *Papa est chauve*.

Un chemin à parcourir : du lexique à l'apprentissage, au cours duquel les deux usages se stabilisent. Je risque l'hypothèse que l'usage interprétatif n'est pas du même ordre que l'usage descriptif, mais pour la renforcer je me réfère à une prochaine étude.

ZSUZSA SIMONFFY

Pécs